

Myriam ECKERT

Têtes nues / Barbes rases

21 août 2016

« Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme, jusqu'ici abominable, — lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différencieront-ils des nôtres ? — Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons. »

Arthur Rimbaud - Charleville, 15 mai 1871.

Extrait de la lettre à Paul Demeny, dite lettre du « Voyant ».

L'Aube

Tableau 1 – Genèse

Dans l'Oued de Caladan, les palmiers géants se dressent depuis la nuit des temps vers un ciel où demeure – bien épais – Le Mystère.

Il est dit que c'est d'ici qu'Usul partit quarante jours affronter le démon dans le désert profond.

Il est dit qu'il jeûna autant de jours et autant de nuits, tout le temps qu'il affrontait le démon, et qu'arrivé au bout de lui-même, il faillit céder.

Il est dit que sa rage était si usée que lorsqu'il revint du pays des dunes, il n'avait plus la force même de parler.

De la courbe circulaire des étoiles, il avait cependant appris à se tracer un chemin dans les méandres de l'erg rocailleux.

A-t-il dit ce qu'il vit chevauchant Shaï-Hulud et tenant fermement dans sa main la tempête de Coriolis ?

C'est Eve qui peignait la crinière du Ver ; c'est elle qui était à sa droite ; c'est elle qui fit descendre des cieux la lumière bleue de la Seconde Lune, celle que l'on vit briller à la naissance du premier matin clair.

C'est elle qui cisela le premier Krys pour défier le mythe et libérer le genre de l'emprise mortifère des dieux.

Qui d'autre pouvait boire l'Eau de La Vie et la recracher sans périr ?

Il est dit qu'Usul survécut à l'Epreuve et que ses visions l'emportèrent dès lors sur tous les autres bords de l'univers connu et inconnu.

Mais au cœur de son premier voyage - qui se souvient ? Qui osera le dire ? – le visage de Chani dominait les rêves tandis que rugissait, bien au-delà des dernières branches des palmiers géants de l'Oued de Caladan, le dieu-ver agonisant.

Tableau 2 – La langue de ma mère

Je te parle avec la langue de mon père, qui est celle que ma mère m'a apprise mais qui est devenue celle de mon père puisque jusqu'à présent, il n'y avait que lui qui parlait.

N'attends pas que ma poésie s'incarne car elle a pris corps bien avant toi, bien avant que tu ne sois vivant au sein de ta mère, bien avant que ton père ne lui arrache cette langue.

N'attends pas, car ma poésie vient d'un temps ancien où les ombres ne dessinaient rien tant que ma bouche ne les avait nommées ; elle vient d'un espace où la lumière ne pouvait se mouvoir sans que je ne le lui aie ordonné, car tu ne le sais pas encore mais au tout premier jour était le verbe, et de cette fulgurance est née la langue que nous transmettent nos mères et dont nos pères ont pensé nous priver.

Aujourd'hui la force me vient, des temps anciens où mes sœurs ont puisé le mot « être » pour que tu puisses exister ; la force me vient, de cet espace où elles se sont déployées pour que tu puisses parcourir ce monde qu'elles ont nommé.

Ne crains pas que ma langue n'en vienne à fourcher, il n'a jamais été question qu'elle reste droite. Elle a sauté par-dessus les rivières, elle a roulé dans le sable blond des plages du Levant, elle s'est faite liane pour grimper au sommet des palmiers géants de l'Oued de Caladan ; elle a su, bien avant ton père, s'élancer aux confins, croître et tourbillonner.

Elle a su aussi, devant Orphée, descendre et affronter le regard de la Gorgone ; elle a su désespérer et supplier, tordre au plus profond et rejeter la vie.

Je te le dis encore.

Aujourd'hui la force me vient et je peux arracher le bâillon, et je peux découdre ma bouche, et je peux t'adresser la parole.

Comme ta mémoire est étroite, la première chose que tu ne dois plus ignorer c'est qu'au premier jour était le verbe, que je te parle désormais avec les mots de ma mère et qu'aujourd'hui, puisque la force me vient, je ne fourrerai plus jamais la langue de mon père dans ma bouche.

Tableau 3 – Tête nue

Oui, cela est vrai, et je peux te le dire encore maintenant que tes oreilles sont affûtées.

Ecoute.

Il fut une époque où j'allais tête nue, sans me soucier de ton regard, sans crainte de ton ombre et de son épaisseur.

J'allais tête nue - entends-tu ? - où je voulais, aussi libre que l'air dans les cimes des palmiers géants, d'un pas léger, errante, vagabonde, ayant tout à portée de vue et bien au-delà, sans frontière.

Oui, cela est vrai qu'en ces instants, j'ai saisi la beauté et la fragilité du monde, j'ai éprouvé le vertige à tourner cent fois sur moi-même et la vie était là, accueillante, offerte aux pas légers qu'errante, vagabonde, je posais au hasard.

Si tu osais te pencher de ce côté-là, tu saurais bien sûr d'où proviennent ces traces puisque toi-même, tu as connu cet éblouissement.

Je le sais car j'étais là quand tu as foulé à ton tour le sol des premières sensations, j'étais là quand tu as exploré, fouillé, commencé à tracer le sillon qui aujourd'hui encore témoigne.

Je t'ai vu tituber, je t'ai entendu rire tandis que j'allais tête nue, accueillante, offerte, d'un pas léger vers mon cloisonnement.

Cela est vrai, aussi vrai que la cage est désormais ouverte et que je chemine de nouveau, de la terre où je suis née au ciel où je demeure, à l'air dont j'ai appris comment être libre à la cime des palmiers géants.

Tableau 4 – De la poussière

Quel que soit le nom que tu lui donnes, le dieu que tu as fait à ton image ne nous ressemble pas.

Tu l'as pensé lui aussi en le bornant, à tes désirs frileux, à tes espérances mathématiques, à ta peur sauvage.

Tu as mis dans sa bouche les mots de ta frustration afin que mes sœurs et moi courbions l'échine ; les mots de ton impuissance afin que nous n'osions lever les yeux vers toi ; les mots de ton arrogance afin que tu aies droit de vie et de mort sur nos existences.

Peut-être as-tu cru vraiment que c'est lui qui guidait ta main pour graver dans le marbre les lois qui devaient nous claquemurer ; peut-être as-tu cru vraiment que le Divin se réjouirait de nous voir sans langue tandis que tu érigerais ta pensée en vérité ?

Peut-être as-tu cru vraiment cela.

Pourtant, en faisant dieu à ton image, tu as coupé le lien, tu as piétiné la Beauté, tu as éteint la lumière et tournant sans fin dans ta caverne, tu as perdu de vue ce qui nous rattache à cet univers et c'est ici que s'ancre l'originel pêché.

De la terre où je suis née au ciel où je demeure, il n'y a rien d'écrit dans le marbre. C'est le verbe vibrant des cordes vocales du monde – je te le dis encore – qui a pétri nos corps pour que l'on puisse s'éblouir.

Nous, femmes aux peaux sensibles, nous avons tissé tout autour des comètes des chevelures pour que tu t'y accroches mais te hissant, tu as cru que tu avais seul tressé ces arabesques et tu as lâché notre main.

Il n'y a rien d'écrit dans le marbre, rien de spirituel n'attend de se conformer à ton dogme, nul enfer n'attend la pécheresse qui a mis tant de ferveur à tisser la chevelure des comètes.

Rien d'autre ne nous tend les bras qu'une plénitude infinie, que le calme des matins clairs dans la lumière bleue de la Seconde Lune, rien qu'un vent léger pour soulever nos poussières.

Ici, que tu le veuilles ou non, nous sommes unis pour l'éternité et tu n'as plus barre sur moi.

Ici, que tu le veuilles ou non, ton dieu fond comme neige et tandis que nous rasons ta barbe, nous retrouvons le lien qui nous rattache au monde.

Tableau 5 – Matriarcat

Nous sommes nées femmes du ventre de nos mères et nous nous souvenons comme elles, comme les mères de nos mères, des temps anciens où tu venais, homme, avide, t'abreuver du lait tiède qui coulait de nos seins.

Comme nos mères, comme les mères de nos mères et les mères des temps anciens, nous nous souvenons du premier oiseau que tu as percé de tes flèches et que tu as ramené, comme un trophée, pour le déposer à nos pieds ; nous nous souvenons du premier arbre comme nous nous souvenons du premier feu puisque c'est nous qui l'avons allumé.

Nées femmes du ventre de nos mères, comme elles et comme leurs mères avant elles, nous savons que la première fois que tu nous as enchaînées, tu t'es détaché du divin et que depuis tu erres à la recherche de la Vérité.

Comme ton père et le père de ton père, tu n'entends pas quand nous te disons que tout ceci est le fruit de tes entrailles, qu'il te faut honorer la terre et la bénir.

Comme ton père et le père de ton père, et tous les pères des temps anciens, tu brandis les armes de la colère, tu agis pire qu'un enfant et malgré cela, tu te hisses, encore et toujours, sur la pointe des pieds, tu surplombes.

Nées femmes du ventre de nos mères, nous portons dans notre chair les luttes de nos sœurs passées, présentes et futures, nous portons les stigmates de tes viols, les brûlures de celles mortes au bûcher, oui, de sœur en sœur, nous faisons et défaisons le compte de tes atrocités et nous parlons d'Amour.

Car comme nos mères, comme les mères de nos mères et comme les mères des temps anciens, nous t'avons porté dans nos ventres comme le plus beau des fruits, nous avons accompagné tes premiers pas, nous avons guetté ton souffle, chassé les peurs.

Nées femmes du ventre de nos mères, nous parlons d'Amour et nous le faisons.

Tableau 6 - Prophétie

Ainsi donc, avec nos mémoires transmises et éprouvées, nous avons parcouru des siècles et des siècles sur le dos du Dieu-Ver.

Calmes, même au milieu de la Tempête de Coriolis, même au cœur du désert profond, nous n'avons pas dévié d'un pouce pour que s'accomplisse la Destinée, ouvrant, jusque sous le ciel de Caladan, la voie aux forces de la Nature.

Jaloux et peureux, tu as voulu nous briser et briser cet élan qui pourtant t'avait poussé, sans malice aucune, à te déployer vers les cimes des palmiers géants.

Tu as feint d'oublier que c'est en notre sein que toute chose a pris forme, que l'eau et le feu se mêlent en nous pour honorer, avec ferveur et grâce, les dons que la première des Mères a engendrés, pour que perdure le lien, du ciel et de la terre, du visible et de l'invisible, dans le Grand Tout Sacré qui nous inonde et auquel nous prenons part.

Noué et libre, cela t'était-il donc si incommode que tu préféras te liguer à l'ignorance et refouler en toi ce sens inné du Mystère et de la Beauté ?

Ne voulais-tu donc pas t'asseoir au banquet de la Vie, à l'ombre des palmiers géants ?

Peureux et jaloux, tu as cru en ton pouvoir d'inverser la courbe des comètes, de faire pâlir sur l'horizon la plus lointaine des étoiles et de soumettre, à ton autorité guerrière, les filles fertiles de La Seconde Lune.

Malgré tout, envers et contre toi, patiemment, nous avons conservé, au-delà de ton joug, les rites qui font que nos pieds prennent racines sans

nous empêcher de courir les landes ; nous avons ressassé, pour ne jamais les oublier, les mots dont notre langue s'était saisie pour faire jaillir le monde.

Tant de fois la course des astres a croisé et décroisé la route de nos insomnies ; tant de fois, du Zénith au couchant, les hivers ont chassé les étés et les étés fait fondre les hivers ; tant de fois la nuit a posé, comme un voile, son lourd manteau d'étoiles à la peau délicate des mondes et tant de fois, ce même voile fut déchiré par les premières lueurs d'une aube pourpre et carmin !

Oui, à travers les brumes du temps, nous avons conservé le Calice et nous y avons versé, sans discontinuer, le Nectar de la Vie !

Aujourd'hui, la tempête fait rage et tu sais mieux que nous encore que tu ne peux maîtriser le Ver, que tu ne peux prétendre, sans risquer de sombrer, te perdre dans l'erg rocailleux, car ton arrogance a brouillé les pistes et tu n'as jamais embrassé ma bouche que pour mieux pouvoir la souder.

Aujourd'hui, la tempête fait rage et au creux des sillons profonds, les réminiscences du Chaos te font redevenir enfant face au possible éparpillement de tes certitudes bestiales.

Aujourd'hui, la tempête fait rage et tandis que tu commences à comprendre qu'il ne sert à rien de lutter, nous voyons s'élever au-dessus de tes tourments, dans les stries d'un azur sans ombrage, la lumière bleue du Mystère et de la Beauté.

En elle, nous pourrons de nouveau être à La Source, comme au premier jour des temps anciens, comme au premier éveil de l'Âme et puisque rien n'est gravé dans le marbre, nous retrouverons le chemin des étoiles.

Tableau 7 – In Fine

Il est dit qu'elle prit la direction des dunes et ne se retourna qu'une seule fois, pour saluer, sans nostalgie, ses sœurs qui l'avaient accompagnée jusque-là.

Il est dit que le premier ver qu'elle appela était un ver des temps anciens et qu'elle dut, pour le dompter, faire surgir du fond d'elle-même des mémoires si anciennes que leur langage avait depuis longtemps disparu au registre du livre de l'Histoire.

Il est dit qu'elle parcourut le désert profond pendant quarante jours et quarante nuits sans y rencontrer le moindre démon.

Il est dit que depuis, s'il n'est pas de mot pour décrire ce qu'elle est, les moissons sont abondantes dans les jardins de Caladan et l'ellipse du temps s'emmêle de nouveau à la chevelure des comètes.

Rendant grâce au Mystère et à la Beauté, peignant la crinière du Grand Faiseur, il est dit que c'est sans appareil qu'elle distille, au cœur de chacun des êtres animés et inanimés, au creux des choses visibles et invisibles, ce souffle d'Amour qui nous relie.

Le crépuscule

Tableau 1 – Genèse

Alors qu'elle avait quitté l'erg rocailleux, elle lui apparut en songe au matin du septième jour.

Elle prit une voix douce, la même qu'elle prenait quand elle le berçait doucement, pour le rassurer les soirs d'orage.

Elle lui dit : « Je m'apprête à errer dans le désert profond à la recherche de la Bête, je m'apprête à saisir d'une seule main la tempête de Coriolis.

N'aie pas peur. Je les retrouverai et je les dompterai, comme aux premiers temps, l'un après l'autre, sans jamais faiblir, je les dompterai.

N'aie pas peur. Je ne laisserai plus jamais le Krys dans la paume de ta main. Il y pèse sans fermeté et je dois désormais prendre soin du Mystère et de la Beauté.

N'aie pas peur. Les mots peuvent rendre forme, prendre envol et il suffira que tu t'accroches à la chevelure des comètes pour traverser les temps et aborder sur la rive où nous t'attendrons, moi et toutes mes sœurs, pour festoyer avec toi au grand banquet de la Vie.

Il reste un pas.

Je ne puis le faire à ta place mais sache que je n'ai jamais cessé de cheminer à tes côtés. Mes empreintes et mes essences ont imprégné tes mémoires enfantines, je t'ai vu tituber, je suis du premier jour et je sais que tu peux déchirer le voile.

Maintenant, je dois poursuivre. »

Il s'éveilla dans la clarté des jardins de Caladan, à l'heure où la lumière bleue de la Seconde Lune s'estompait sur l'horizon.

A ce moment-là, le premier Verset lui revint en mémoire. Il l'accueillit comme un signe et se hâta de prendre la route.

Il savait qu'il lui faudrait lui aussi affronter la Bête mais qu'avant, il devait encore apprendre à renoncer.

Il se saisit du Grand Manteau et prit la direction du Sud.

Tableau 2 – La langue du fils

Laisse-moi à mon tour prendre la parole.

Si je te parle encore avec la langue de mon père, ne m'en veux pas.
Tu m'as vu tituber aux premiers jours et depuis, je n'ai cessé de chanceler dans ce monde que nos pères ont voilé à l'émerveillement et dont j'ai sans le vouloir hérité.

Laisse-moi à mon tour prendre la parole car voilà que les choses changent et que ma langue se rapproche de la tienne, déborde la question de nos genres pour nous affranchir.

Nous – toi et moi – sœur et frère, car ne crois pas qu'il ait suffit que je parle la langue de mon père pour être libre.

Tandis que tu pliais sous le poids de coutumes absurdes, j'avais les mains liées et l'esprit sans vagabondage car je ne pouvais parler une autre langue, car je ne pouvais espérer un autre monde sans subir comme toi le joug de l'oppression.

Ne crois pas que la nature de mon sexe ait suffit pour me mouvoir sans chaîne.

Je te le dis - Ecoute ! Les matins clairs dans la lumière bleue de la Seconde Lune étaient pour moi aussi un rêve que je devais garder secret.

Si ta langue a pris racine au premier jour du premier monde, tu sais que la mienne s'est sertie peu à peu de barbelés et que si elle a pesé jusqu'à présent sur tes épaules, je n'en suis pas responsable.

Je te le dis – Ecoute ! Moi, homme à la peau sensible, j'ai désiré tes formes sans pouvoir les caresser ; j'ai voulu aller respirer avec toi l'air

dans les cimes des hauts arbres ; je t'ai appelée par le nom que tu t'étais donné mais ma voix était couverte par le bruit des hommes en armes et tu ne m'as pas entendu.

Aujourd'hui, je t'en prie, penche-toi vers mes formes et caresse-les, quitte tes peurs et abandonne au passé ta crainte que mon ombre te recouvre.

Nous pouvons mêler nos colères, nous pouvons ensemble abattre les murs qui séparent nos genres, nous pouvons ensemble cheminer, de la terre où nous sommes nés au ciel où nous demeurons.

Redeviens mère, redeviens sœur pour qu'ensemble nous trouvions cette langue commune et refermions le cercle.

Tableau 3 – Le poids des ans

En venant au monde, je n'ai pas cherché dès le début à m'y frotter pour me prouver que l'épaisseur du cuir tiendrait au-delà du temps qui passe.

Au premier jour, j'ai titubé, et tu m'as vu, et tu as ri, et tu as mis tes bras autour de moi pour me rassurer. Tu m'as enveloppé tandis que le père scrutait en moi la ressemblance.

J'aurais pu être l'enfant d'une autre, tu m'aurais enveloppé, bien que je ne sache encore rien des Mystères, bien que descendant, j'aurais sans doute fini par me convaincre que mon cuir ne pouvait briller que de mille feux au soleil brûlant d'Arrakis.

C'est vrai, je ne sais plus rien, et depuis longtemps, des chemins à tracer dans les étoiles. J'ai défait avec impatience les tresses flamboyantes des comètes, j'ai atteint les cieux en montant sur des monticules de cadavres.

Que veux-tu ? Quand j'ai cessé de tituber, je me suis armé de pied en cap, pour aller fourailler la chair, pour prouver la lignée, pour entrelacer des lauriers autour de mon front et graver mon nom dans la pierre.

Que veux-tu ? Quand pour la première fois le sang a empli ma bouche, j'ai senti le regard fier de mon père glisser sur moi et j'ai perdu, plus encore ici qu'ailleurs, le goût du miel et le sucré de la tendresse.

Que veux-tu ? Je n'avais au creux de ma paume qu'un fruit et tout me disait que la graine devait pousser par ma force et par ma volonté.

La peur se trouve un guide pour la conduire au fond de nous-mêmes ; l'arrogance, elle, se fraye seule à la surface et emporte tout.

A-t-on vraiment le choix quand l'Histoire fixe à l'horizon des conquêtes où il faut, coûte que coûte, tuer le père et prendre place ?

Je n'ai eu dans un premier temps aucun écart. Je n'ai pas dérogé.

La ligne est toujours plus à même d'être parcourue que les courbes et les sinuosités.

Que veux-tu ? Là où tu voyais des arabesques, je percevais des méandres sans fin que j'aurais du traverser à gué, et bien qu'en vie, je n'en avais ni la patience ni l'envie.

Voilà ! Je me suis mis à courir, aussi vite que j'ai pu, sans craindre l'essoufflement, aveuglé, insouciant, attachant ma constance à ne pas briser le chaînon.

Si je n'ai pas vu poindre sous la droiture le point de rupture, c'est que je ne pouvais pas le voir, car j'ai perdu la vue dès que j'ai cessé de tituber.

Car malgré toute la distance entre moi et moi-même, malgré toutes ces conquêtes, je n'ai pas su retrouver ton affection, et quand je t'appelle, ma voix se perd dans l'erg rocailleux.

Au centre de ma solitude, le fruit ne veut plus donner de graine et j'attends que tu épelles mon nom pour la première fois.

Tableau 4 - Défloraison

Au jardin de mon père, j'ai cueilli une rose de sang ;
Je l'ai accrochée à mon cœur pour qu'elle l'emplisse de son parfum.
Mais la fleur à peine accrochée a fané dès le lendemain,
Laisant dans mon cœur arrogant un vide étourdissant.

Au jardin de mon père, j'ai cueilli un coquelicot rêveur ;
Je l'ai accroché à mon cœur pour qu'il apaise son chagrin.
Mais la fleur à peine accrochée a fané dès le lendemain,
Laisant dans mon cœur dénudé une plaie inguérissable.

Au jardin de mon père, j'ai cueilli une tendre marguerite ;
Je l'ai accrochée à mon cœur pour qu'elle l'effeuille doucement.
Mais la fleur à peine accrochée a fané dès le lendemain,
Laisant dans mon cœur en suspens un goût d'amertume.

Au jardin de mon père, j'ai cueilli de verts lauriers ;
Je les ai enroulés sur mon cœur pour qu'ils lui rendent sa splendeur.
Mais les lauriers à peine accrochés ont fané dès le lendemain,
Laisant dans mon cœur intrépide la vanité de ses tourments.

Au jardin de mon père, j'ai cueilli un doux myosotis ;
Je l'ai accroché à mon cœur pour que l'oubli lui rende grâce.
Mais la fleur à peine accrochée a fané dès le lendemain,
Laisant dans mon cœur fatigué l'attente de la sépulture.

Au jardin de ton père, jeune homme ne cueille pas de fleurs
Car à quoi bon les accrocher à ta fragile existence ?
A peine un jour tu les arbores, le lendemain les voit faner.
Hume leur parfum sans jamais les nouer aux plis de ton cœur.

Ballade de Gurney Halleck – « L'innocence perdue »

Tableau 5 – Barbe rase

Ah ! Je sais bien que je t'ai tenue sous ma coupe et qu'il t'a fallu, pour en réchapper, maîtriser sans faiblir, et d'une seule main, la tempête de Coriolis, tandis que de l'autre, tu as dû empoigner le Krys et faire face.

Quelle gloire avais-je à te faire dénouer une tapisserie alors que tes doigts étaient faits pour tisser les chevelures des comètes ?

Quel affront osais-je de te briser, toi qui avais enfanté ce monde, qui l'avais nommé pour moi et dont j'ai mis tant d'arrogance à brouiller les pistes ?

J'étais l'ombre qui s'étend et qui se croit soleil ; j'étais sans tripes, sans cervelle et sans foi.

Car si j'avais aimé la douceur des matins clairs dans les jardins de Caladan, j'avais comme un vide ici, juste au centre, et plutôt que de le confier à la lumière bleue de la Seconde Lune, je l'ai enfoui en moi et passé le reste de ma vie à le chercher.

Tu n'as jamais cru que les aubes se levaient et décroissaient au rythme de ta propre destinée, moi je l'ai cru.

Je me suis attaché par le haut, j'ai religieusement désacralisé le Mystère, j'ai percé la Beauté, j'ai cru que je pouvais dominer Shaï-Hulud et le chevaucher librement dans l'erg rocailleux.

En vérité, je n'ai pas su fondre et faire part.

Mais ta voix, en s'essoufflant, a pénétré mon âme et m'a délivré de la putréfaction.

Aujourd'hui, mes paupières se dé cousent, mes mains sont prêtes à s'assouplir, je peux regarder le ciel et goûter aux fruits des palmiers géants.

Plus encore.

Car je marchais en pensant te rendre ta langue mais voilà que c'est elle qui emplit ma bouche et dénoue les plis de mon cœur mis à nu.

A mes pieds, git le cadavre de mon père et je sais que pour la première fois, ce n'est pas moi qui l'ai tué.

Je peux enfin poser un genou à terre et rendre Grâce.

Tableau 6 – In fine

Quand il eut parcouru toute la distance qui le séparait de lui-même, il mit cette énergie nouvelle à rassembler les liens pour commencer à les nouer.

Il voulait la retrouver et lui dire, sans détour, qu'il pouvait de nouveau se tenir près d'elle, comme cela avait toujours été sa place, qu'il ne la quitterait plus, que le temps des conquêtes était définitivement clos.

Il reprit la route pour atteindre les bords du désert géant, à l'endroit-même où elle lui était apparu en rêve, déjà prophétisant, à l'endroit-même où elle l'avait exhorté à faire ce premier pas.

Il savait qu'il ne pourrait plus jamais prétendre chevaucher le dieu-ver, ni s'imaginer tenir entre ses mains aux larges crevasses la Tempête de Coriolis ; il ne pouvait plus désormais porter à son côté le fourreau dans lequel la liberté glisse un Krys.

Mais aujourd'hui, il n'avait plus besoin de l'ivresse, de la sensation de vertige pour sentir ses entrailles bouillir et crépiter.

La sagesse avait percé au fur et à mesure qu'il perdait ses forces, il devenait serein et sans impatience, guettant à l'horizon, comme au premier matin, la lumière bleutée de la Seconde Lune.

Il posa un pied ferme sur l'étendue sablonneuse et embrassa d'un regard sans fièvre la découpe des dunes qui s'étirait à l'infini.

Il marcha longtemps, sans connaître ni la faim, ni la soif ; il laissa le soleil lui brûler la peau et le vent traverser ses os de part en part.

Son cœur vagabonda un peu dans l'oued où poussent les palmiers géants de Caladan mais son esprit ne perdit jamais le fil et il put connaître ainsi l'absence de regret au creux de la nostalgie.

Enfin, il cessa sa course et pu goûter aussi au plaisir du repos.

Il ferma les yeux.

Il avait franchi le pas, il avait été plus loin, il avait déchiré le voile.

Il n'avait plus qu'à attendre que la chevelure des comètes se déplie comme pour lui faire échelle.

Il ne fuirait plus.

Il prendrait ce don d'Amour pour ce qu'il est, à bras le corps, sans faiblir.

Et plus jamais il n'aurait peur de tituber.

Tableau 7 - Comment le monde fut rendu à la vie

Elle le vit arriver titubant et sut dès cet instant qu'il avait franchi le pas.

Elle rit, elle mit ses bras autour de lui pour le rassurer, elle l'enveloppa dans l'aube du premier matin du premier jour.

Elle baisa son front pour en défaire les derniers lauriers et recueillit, à ses lèvres, le premier fil de l'écheveau du temps.

Elle le noua à ses cheveux.

Enfin, elle épela son nom et l'anathème fut brisé.

A l'horizon

Le tranchant de la lame

Je ne cèderai pas au couperet des fous qui veut que la Beauté doit être mise dans des cages et l'intelligence à laisser à l'abandon.

Je n'ai pas peur que l'orage de l'obscurantisme me balaie car depuis tant de temps qu'il gronde, il s'est toujours trouvé, par-delà les bas nuages, des albatros pour effleurer les cimes.

Mon point n'est qu'un parmi une longue lignée de têtes nues, il n'est que le passage dans le parcours sans fin de la liberté et de l'Amour, il tend la main, il prolonge.

C'est encore cela qui me tient.

Je vois loin et en profondeur la quintessence de la vie, je la sens qui palpite au cœur de ma peau fragile, je l'embrasse comme l'enfant que je suis, barbe rase malgré les ecchymoses.

Et même si je titube, qu'ai-je donc à prouver ?

Aux dents aiguisées des loups, je ne tendrai pas, sans essayer moi-même de mordre, une poitrine offerte au sacrifice. Sur mon flanc, l'Épée veille. Je l'ai tirée de son fourreau de pierre et lentement, elle a ciselé mon âme.

Au couperet des fous, je sais que nous sommes nombreux à refuser d'incliner le front, barbes rases, têtes nues, entêtés, tendant toujours au-delà de la ligne d'horizon, s'étirant pour retrouver les mémoires séculaires.

Qu'avons-nous à prouver ?

Quelque part, une horloge s'est mise en marche et le temps s'égrène vers des heures plus sauvages.

Des heures de barbaries où nous pourrions nous regarder en face et savoir.

Au couperet des fous, il y aura malgré tout des courbures et certains plieront comme ces arbres dévastés par la tempête.

Pourtant, autour du vieux chaudron, les mânes d'une sagesse ancienne nous enseignent que nous pouvons encore rêver des matins bleus dans les jardins de Caladan, que chacun peut tirer l'Épée de son fourreau de pierre, qu'il n'est nul mont assez haut pour que nous ne puissions en caresser la cime !

Par-delà, comme enfin délestés, des étendues de vie à survoler, barbes rases, têtes nues, pour la Beauté.

Notes sur « Têtes nues/Barbes rases »

A toi qui as parcouru ces lignes

Ainsi, voilà le point qui termine mon travail d'écriture et je te remercie d'avoir ouvert ton âme à ma poésie.

Ce recueil tient une place toute particulière dans le parcours laborieux de mon écriture.

Il est le fruit de nombreuses années à murir les mots de mon âme, à la recherche originelle de mon chant lexical, à la découverte, au-delà des premiers apprentissages, de ma singularité linguistique.

Oui, après l'imitation, le désir d'être comme, continuant depuis tant de temps à tirer des lignes, j'ai appris à arpenter pour me retrouver face à moi et me faire confiance.

Depuis les jours d'enfance, j'ai ciselé dans le but de faire jaillir de ma langue de fulgurantes beautés, j'ai prétendu accéder à l'intime, le mien, et te l'offrir en partage, sans prétention, avec l'envie que mon art fasse résonance à ta propre intimité.

Pour des raisons indépendantes de ma volonté, ce recueil a été écrit – contrairement à tous les autres – dans un temps étiré.

Alors que mon écriture a toujours été du premier jet, pratiquement sans correction, privée par l'oppression de mes outils de travail et des premiers mots que j'avais couchés du texte que tu viens de lire, j'ai longtemps rechigné à me ressaisir, à m'emparer de nouveau, comme si cela n'était plus de moi, comme si, passée au travers d'yeux hostiles, cette poésie avait été trop salie pour que j'y porte à nouveau intérêt.

Mais voilà que les mots qui n'avaient pas été écrits cognaient à la porte, voulaient jaillir et prendre place, semblaient avoir quelque chose à dire.

Il y a une sorte d'impériorité de la part de la poésie à se glisser à la surface : quand elle veut prendre corps, cela ne sert à rien de la tenir à distance, de la maintenir désincarnée. Car elle préférera vous conduire au bord de la folie plutôt que de se laisser enfouir.

Alors j'ai cédé, non sans difficulté, pour ne pas laisser en moi le goût d'inachevé supplanter celui de créer, pour que cette œuvre ne soit pas tronquée par les aléas de la répression.

Il y a eu cela, oui, la fierté de ne pas se laisser dissoudre, la volonté de résister aux mauvaises augures, l'acharnement à vaincre des peurs, à montrer les dents, pour retrouver cet apaisement – si profond – qui vient quand on a apposé la dernière pierre d'un édifice.

Pour la première fois, je me suis vue contrainte à la relecture et ma spontanéité s'est adossée au muret d'un travail pointilleux qui l'a passée au crible.

J'ai sassy et ressassy, méticuleusement, et saisi comme une chance la rupture imposée pour passer et outre et finalement aboutir.

Ce texte fait écho. Il n'est pas inédit dans le sens où il assume sa filiation et revendique même la référence.

La toute première - et la seule dont je te donnerai la clef pour rendre hommage - est celle à « Dune », l'épopée futuriste de Frank Herbert qui depuis mon adolescence m'accompagne et me nourrit.

Shai-Hulud, tempête de Coriolis, Krys, Dieu-ver, Chani, Caladan, Gurney Halleck... tu retrouveras tout cela et bien plus à la lecture de cette œuvre magistrale qui a bouleversée ma vie.

Mais il n'est pas besoin de l'avoir lue pour saisir le sens profond du recueil que tu viens d'achever.

Car pour saisir une œuvre d'art, il n'est question, comme disait Rilke, que d'Amour. La poésie nous relie au Sacré et il faut savoir maintenir l'intellect à bonne distance quand dans notre société, il est le premier et parfois le seul filtre par lequel nous pensons pouvoir comprendre. Il faut oser peler son être des excroissances de la raison pour laisser se déployer, en profondeur, les arborescences d'une pensée dénuée de l'envie de convaincre.

Je n'ai cherché, à travers ces mots, qu'à faire surgir en nous un peu de cette spiritualité qui nous fait tant défaut, dans un monde où la rationalité semble avoir vaincu, nous coupant, avec violence, des choses invisibles qui font la Beauté de cet univers.

L'Amour donc doit guider ta lecture, comme il a guidé mon écriture, comme lui seul sait nous rattacher à l'essentiel.

J'espère simplement qu'une fois après l'avoir parcouru, tu as ressenti, toi aussi, une sorte d'apaisement.

Alors nous pourrons ensemble nous accrocher aux chevelures des comètes, parcourir des étendues sableuses sans crainte du Ver, retrouver, dans le dessin des étoiles, les chemins qui nous mèneront, dans la joie, à nos destins de poussière.

m. - L'auteure – 14 septembre 2016

A propos de « Têtes nues/Barbes rasées »

Ce texte est libre de droit, diffusé sous licence libre Creative Commons 3.0

Vous êtes autorisés à :

Partager — copier, distribuer et communiquer le matériel par tous moyens et sous tous formats ;

Adapter — remixer, transformer et créer à partir du matériel pour toute utilisation, y compris commerciale.

L'Offrant ne peut retirer les autorisations concédées par la licence tant que vous appliquez les termes de cette licence.

Selon les conditions suivantes :

Attribution — Vous devez créditer l'Œuvre, intégrer un lien vers la licence et indiquer si des modifications ont été effectuées à l'Œuvre.

<https://creativecommons.org/licenses/by/3.0/fr/>

Contacts :

Myriam Eckert
21 rue Maucoudinat
33000 Bordeaux

Mail : orchestre.poetique.bx@gmail.com

Tel : 06 -13 - 65 - 21 - 19

Site : <http://opa33.org>